

râter. Rendu à l'hôtel, quand on lui offre un carlin, il le refuse, il veut en avoir 6 : il insiste, il dispute, il crie.... La manie- re du mendier semble être de bon goût et de bon ton : comme celle de marchand chez les bons chalands : ce que l'on demande s'appelle *la bonne-main, la bouteille* : c'est le pardessus-le-marché qui revient sans cesse, à tout propos et avec une importuni- té insupportable. Au reste ces deux vices qui révèlent tant de bassesse d'âme, et ins- pirent aux étrangers tant de mépris ne sont pas particuliers aux Lazaronis : ce sont les vices de tous les Italiens, et de toutes les classes : des marchands, des artisans, des douaniers, des gens de police, &c.

Mais voici bien la troisième et der- nière page. Vite donc... Eh bien, dans ce siècle, après le peuple, le Roi. Donc le Roi que j'ai pu voir deux fois, est un gros noir, tout rond de graisse, d'environ 40 ans, qui a l'air tout décidé et qui n'a nulle envie de céder sa place à un autre. Aussi serait-il difficile de le déloger. Son palais, un des plus beaux du monde, renferme dans ses vastes dépendances la fonderie de canons, la fabrique de toutes les armes, l'arsenal, les casernes ; un fort redoutable d'un côté, et de l'autre des corps de gardes hérissés de canons et criblés de meurtrières, et présente dans la façade même, de redoutables grilles, derrière lesquelles, on aperçoit de fort belles pièces de campagne qui ne de- mandent qu'à jouer. D'ailleurs tous les forts de la ville, semblent avoir été faits plus pour la commander que pour la défendre. Avec sa garde royale donc et quelques poignées de soldats jetés dans ces forts il peut dompter les mutins. Ceux-ci le savent par expérience, qui leur a appris aussi qu'il ne badine pas avec les rebelles. Les prisons renferment en ce moment plusieurs milliers de ces derniers. Jugez s'il est maudit bien cordialement par la clique. Et il est bien digne de sa haine et de ses malédictions, car c'est un roi pieux et protecteur de la religion, que tous les chrétiens et les amis de l'ordre bénissent comme le sauveur véritable de l'Italie, le bienfaiteur généreux de Pie IX et de l'Eglise... Que Dieu le conserve avec son fils aîné, beau jeune homme de 15 ans. La Reine qui est une seconde femme, est fort petite. Le couple royal et toute la cour était en deuil, à l'oc- casion de la mort du cousin Louis-Philippe.

Le Cardinal archevêque, que j'ai été visité, parcequ'il avait témoigné l'envie de me voir et qui m'a reçu avec toutes sortes de politesses et d'offres de services, est un beau grand jeune hom- me de 35 à 36 ans, qui occupe le siège déjà depuis 3 à 4 ans. Son Chapitre, nombreux et magnifique, m'a paru com-

posé d'hommes respectables et pieux. J'ai été édifié de la manière grave et religieuse avec laquelle ils chantent l'offi- ce divin. C'est dommage que ces chanoines vêtus, les uns d'un manteau rouge, com- me des cardinaux, les autres en camails, et soutanes violettes comme des évê- ques, soient si gras. Aussi quelles poi- trines et quelles voix!

Les prêtres et les moines, si nombreux à Naples, que l'on en rencontre partout, sont presque tous de gros garçons, à fi- gure ouverte et bienveillante, qui ont l'air d'être de bons et d'heureux enfans. J'ai trouvé tous ceux à qui je me suis adressé, polis et obligeans : et leur ma- nière de dire la messe est une preuve de leur piété.

Les Jésuites sont aussi, grâce à Dieu, fort nombreux à Naples, puisqu'ils y ont trois maisons, dans l'une desquelles ils ne sont pas moins de 100. Ils sont là comme ailleurs, Jésuites, je veux dire les modèles et les premiers en tout. Oh! que le diable et les démagogues doivent les haïr.

Les Églises, dont on porte le nombre à 300, sont toutes, sinon à l'extérieur, du moins à l'intérieur, fort belles, et richement décorées en marbre, en or, en tableaux, qui sont toujours beaux, et souvent des chefs-d'œuvre, en magnifiques fresques &c. On y trouve en effet plus de chefs- d'œuvre de peinture que dans le musée dont la galerie est si vaste cependant et si bien choisie. C'est que là, comme dans les autres villes d'Italie, il fut un tems où les peintres ne travaillaient que pour les Églises et les couvens : et ce tems est le beau siècle de la peinture. J'ai vu dans la petite, mais prodigieuse- ment riche, et admirablement belle sacristie de l'Église de San Martino des chartreux, un tableau pour lequel un Lord anglais a offert 80,000 piastres... Dans cette sacristie et dans cette petite Église, dont il est impossible de se figurer les richesses et la beauté, sans l'avoir vue, combien d'autres tableaux aussi beaux et encore plus beaux!...

Pour énumérer les richesses de la cha- pelle de St. Janvier, qui est une petite Église formée par un bras de la cathé- drale, il faudrait plusieurs pages... A la vue de tant d'ornemens, de richesses, de trésors et de beauté qui surchargent ces temples, encombrant les sacristies, les passages, les corridors et les cloîtres des religieux, comment s'empêcher de gémir sur le dénuement et la pauvreté de tant d'Églises et de chapelles dans nos contrées? Faut-il que dans la maison de Dieu, comme dans le monde, les uns manquent de tout, pendant que les autres regorgent de biens!

J'étais à Naples le jour de la fête de St. Janvier. Deux fois j'ai été témoin du

célèbre miracle de son sang : la 1ère. le jour même de la fête, où, n'ayant pu pé- nétrer dans la chapelle, avant qu'il s'opé- rât, je l'ai seulement vu liquide : la 2de. le surlendemain, où je l'ai vu à l'état solide durant environ 5 minutes, puis subitement passer à l'état liquide.

Je ne pourrai donc rien vous dire de la belle fête de la Nativité, où j'ai vu deux fois, défiler sous le balcon de ma fenêtre, environ 40,000 hommes, cavale- rie et infanterie en grande tenue, de trou- pes brillantes, tous les grands officiers du royaume, la cour, le Roi et sa famille, allant en procession solennelle, pour l'ac- complissement d'un vœu à la Ste. Vierge ni de l'admirable et incomparable point de vue dont je jouissais de la cham- bre que j'occupais, sur le port Ste Lucie . . . ni de mon ascension sur le Vésuve . . . ni de ma visite à l'île de Caprée, au palais de feu Tibère, d'heureuse mé- moire, aux autres îles de la baie, si fameu- ses dans l'histoire, si renommées pour leurs vignes et leurs vins : Oh ! que j'aurais désiré de vous jeter quelques unes de ces grappes, dont je ne pouvais goûter moi ! qu'elles sont belles à la vue et agré- ables au goût! . . . ni de ma visite à l'A- chéron, au Tartare, aux Champs Elisés ni, de mille autres choses.

L' A B E I L L E .

“ Forsan et hæc olim meminisse jurabit. ”

QUÉBEC, 6 Mars 1851.

Nous avons donné la semaine dernière la partie du discours de S. M. qui avait rapport à la question catholique et fait connaître les principales dispositions de la mesure de Lord John Russell Il serait sans doute intéressant pour nos lecteurs, de trouver aujourd'hui dans *l'Abeille* toute la suite des débats qui ont eu lieu dans les deux chambres sur cette question ; mais nous espérons qu'ils voudront bien se rap- peler que notre journal n'est pas le *Times* et se contenter de ce qui suit. Dans la chambre des Lords, il n'y a pas eu de dé- bats considérables ; l'adresse qui n'était que l'écho du discours du trône, a été votée à l'unanimité, après quelques témoignages d'indignation de la part de quatre ou cinq membres, au sujet de l'agression papale. Au nombre des indignés était Lord Ca- moys, pair catholique, qui n'a pas l'air de savoir très-bien son catéchisme.

L'accord n'a pas été aussi édifiant dans la chambre des Communes. Plusieurs membres ont protesté contre le projet d'at- tenter à la liberté religieuse des catholi- ques.

Mr. Roebuck dit qu'il voyait avec peine une administration prétendue li- bérale retourner en arrière, et vouloit violer les principes sur lesquels était